



ENFIN, LISE PAYETTE!

par Ariane Émond et Françoise Guénette

« Je suis une femme au foyer, par définition. » Pourquoi, de toutes les phrases prononcées par Lise Payette cet après-midi-là, est-ce la première qui me revient à l'esprit, alors que j'essaie de refaire le puzzle, de tracer ici, en colonne parallèle, le portrait d'elle que d'autres, ami-e-s et collègues, nous ont donné?

« Je suis une femme au foyer. » Nous ne la croyons pas, bien sûr. L'affirmation est trop choquante, trop en contradiction avec l'image que nous gardons d'elle, la « féministe radicale » de PLACE AUX FEMMES, l'héroïne du 15 novembre 1976, la première ministre déléguée à la Condition féminine. Ce lundi de mars, nous venons interviewer la femme politique, la féministe publique qui nous manque; nous espérons confusément qu'elle nous annoncera son retour sur la scène politique, nous la regardons peut-être trop comme une mère de qui viendra la réprimande ou la vérité; malgré nos 35 ans, nous sommes absurdement nerveuses et intimidées. Et elle nous dit, cette belle femme de 54 ans, qu'elle va très bien et qu'en quatre ans d'éloignement, loin « du bruit et de la fureur », à écrire LA BONNE AVENTURE, elle s'est retrouvée.

« Je suis une femme au foyer, par définition. » Encore faut-il expliquer le contexte de la phrase. C'est pendant la première des cinq heures passées ensemble dans un restaurant de campagne, à 30 milles de Montréal. En dînant, nous badinons un peu. « Et croyez-vous à l'astrologie? »

Avec la collaboration à l'entrevue de
Gisèle Tremblay, à la recherche de
Virginie Boulanger et Francine Tremblay.



Non, en bonne Vierge, Lise Payette ne croit pas vraiment à l'astrologie. Mais il y a toujours beaucoup de Verseau autour d'elle, observe-t-elle. Jacques Fauteux et Jacques Desmarais, avec qui elle a travaillé. L'homme avec qui elle vit depuis 15 ans. «Est-ce que quelque chose en moi a besoin de ce contrepoids?, se demande-t-elle. Les Verseaux sont plus fantaisistes, plus capables de rêver. Moi, je suis Vierge, avec les tartes aux pommes, tout ça... Si je n'avais pas un ascendant

Lion extrêmement fort, je ne serais jamais sortie de chez moi pour faire ce que j'ai fait. Je suis une femme au foyer, par définition. Dès que la fin de l'été arrive, j'ai hâte de faire des conserves, j'engrange, je tricote, j'ai peur d'avoir froid et que les autres aient froid, j'ai des crises de mère-poullisme: j'appelle mes enfants: ont-ils bien mangé à la cafétéria, qu'ils reviennent vite du ski, les routes sont glissantes... Ma vie privée, c'est la Vierge. Ces temps-ci, la Vierge est gâtée. J'ai trouvé un aménagement.»

Autour de sa vie privée, justement, Lise Payette a construit, avec les années, une véritable carapace. «J'ai reçu des centaines de lettres d'injures dans ma vie, qui me faisaient mal, et il y avait les journaux à potins... Alors, cette image publique de femme froide était peut-être la seule chose qui me protégeait.»

Cette carapace, Pierre Bourgault, un vieux chum de Lise Payette, l'explique autrement: «Elle a beaucoup manqué de confiance en elle. De là l'attitude qu'elle s'est prise de femme forte. Elle est forte mais elle annonce plus de force qu'elle n'en a. Là-dessus, elle est un peu «homme»: on ne pleure jamais en public.»

Elle préfère parler de timidité, s'avoue extrêmement vulnérable et souvent incertaine de ce qu'elle entreprend: «Pendant longtemps, j'ai juste cherché à entrer dans une salle pleine de monde sans me mettre à pleurer.» Cela, Louise Jasmin nous le confirmera: «J'ai connu Lise Payette en 1964, je crois, chez Gérard Pelletier, au lac Ouareau. Elle rentrait de Paris, ses enfants étaient petits. J'avais lu des articles sur elle, je l'écoutais à Interdit aux hommes. Elle était très réservée, d'une timidité très prononcée. Encore aujourd'hui, elle a cette timidité, mêlée au besoin d'avoir une vie privée inviolable.»

Louise Jasmin a longtemps travaillé avec Lise Payette, comme chercheuse: trois ans à **Place aux femmes**, deux ans à **Studio 11**, trois ans à **Appelez-moi Lise**, un an à **Lise Lib**. «Il lui faut vraiment un micro pour être à l'aise! Je l'accompagnais à des conférences, des gens venaient la voir, elle était mal à l'aise... et cela passait pour de la froideur.» Selon elle, Lise Payette se confie-t-elle? «A très peu de personnes. En fait, je ne suis pas sûre qu'elle ait jamais livré le fond d'elle-même à qui que ce soit. Je l'ai rarement vue pleurer... et c'était pour des histoires d'amour.»

Pierre Bourgault, lui, a connu Lise Payette à Trois-Rivières il y a 30 ans: «C'est assez unique. On commençait à faire de la radio et on s'est retrouvés là, Lise et André Payette, Raymond Lebrun, Georges Dor, Gilles Leclerc et d'autres inconnus, pendant six mois, un an... On était très chum, on se faisait du fun, les Payette élevaient leurs deux bébés, et je me souviens les avoir gardés, avoir changé leurs couches...»

«Je suis un chum de Lise Payette et un fan en même temps. Ce que j'aime le plus d'elle, c'est son intelligence. L'intelligence, c'est quoi? C'est la faculté de comprendre. Elle l'a. C'est pourquoi j'ai toujours dit qu'elle ferait une bonne première ministre: elle a toutes les qualités requises; c'est une femme supérieure, Payette. Elle serait sans doute aussi tyrannique que René Lévesque, mais plus franchement. Lévesque a toujours son image de mouton immolé, mais, avec lui, c'est tout le temps le couteau dans le dos. Elle est tyrannique, point. Et ouvertement.»

«Elle a toujours été une femme d'action, c'est sa nature. De ce côté-là, on a des affinités, on a très envie d'action. Puis, tout à coup, nous prend l'envie de nous retirer et de réfléchir. Lise Payette est aussi une femme humble et orgueilleuse, pas souvent vaniteuse et surtout jamais modeste. Là-dessus, on est exactement pareils. Elle a beaucoup d'humour; en public, elle aime rire, ça fait partie du show. Mais dans la vie, c'est une femme sérieuse, pas sévère mais sérieuse.»

LA VIE EN ROSE : «Est-ce que Lise Payette ne fait qu'écrire La bonne aventure, ces temps-ci ?» C'est la question que tout le monde se pose. Alors, madame Payette, que faites-vous de vos journées ?

LISE PAYETTE : J'écris, mais pas tous les jours. Je m'installe le matin à mon bureau et si, dans la première heure, j'ai le sentiment que ce ne sera pas facile, je n'insiste pas, je fais autre chose. Mais je ne suis jamais en retard. D'autres auteurs de téléromans apportent leur texte à la dernière minute, comme si on leur arrachait leur âme. Ce n'est pas vrai : c'est un travail comme un autre, qui s'organise. Là, je suis en train d'écrire tous mes textes de l'an prochain.

LVR : Alors que La bonne aventure en sera à sa quatrième année...

LP : Et à sa dernière.

LVR : Pourquoi ?

LP : Parce que je l'ai décidé. Cela a beaucoup étonné Radio-Canada, d'ailleurs. Je crois qu'il faut savoir se retirer avant la facilité, ne pas étirer des choses qui marchent. Après *La bonne aventure*, je ferai autre chose, mais ces quatre personnages, après quatre ans, j'ai envie de les envoyer dormir un peu. Ce qu'elles auront eu à vivre aura été vécu.

LVR : Et vous, qu'est-ce que vous ferez ?

LP : Je ne sais pas, je n'ai pas de projet arrêté. En fait, je fais toujours la même chose et je n'ai pas l'impression que cela ait changé véritablement : je suis communicatrice mais je change d'outil. Si un outil me sert mal, je passe à un autre.

LVR : Reviendrez-vous à l'information ?

LP : Je n'en suis pas sûre. J'ai besoin d'être très excitée, qu'un projet me tente terriblement. Il me faudrait une formule neuve, qui soit un défi. Je n'ai pas envie de me répéter. On m'avait proposé de remplacer Nadeau à Radio-Québec mais ça ne me tente pas. Interviewer du monde, je l'ai beaucoup fait... Pour l'instant, je ne cherche pas moi-même cette autre formule parce que j'ai beaucoup de plaisir à faire ce que je fais. Je m'amuse, je suis bien à écrire et, quand j'ai des idées nouvelles, je tends plutôt vers l'écriture. Ce qui me tenterait serait d'écrire un scénario de film, le premier long métrage international du Québec. Je suis sûre que ça ne prend pas 10 millions de dollars !

En fait, ce qui m'intéresse, c'est communiquer, quelle qu'en soit la forme. Écrire un téléroman est aussi valable qu'écrire un roman, s'il est fait correctement.

Et dans *La bonne aventure*, je contrôle tout le contenu. Mes personnages, par exemple, ne m'ont jamais échappé : ils font ce que je veux et ça me paraît très important. Je ne sais pas ce qui alimente l'émission. C'est

tout ce que j'ai accumulé. Une fois, j'ai mis dans la bouche d'Hélène l'expression : «Les choses qu'on dit à mi-mot sont comprises à moitié... donc parlons-nous!» C'est Claude Morin qui avait lancé ça. Quand je l'ai écrit, j'ai souri en pensant à lui.

LVR : *Vous montrez des femmes de 30 ans en évolution et qui, comme le monsieur Jourdain de Molière faisait de la prose sans le savoir, font du féminisme sans le dire. Pourquoi un tel choix ? Pourquoi l'une de ces quatre femmes n'est-elle pas militante féministe, ou enseignante syndiquée, ou indépendantiste, c'est-à-dire engagée, avec un discours un peu social ?*

LP : Parce que ce serait trop facile. Il faut qu'elles le découvrent. Avez-vous vu l'évolution de Michèle ? Elle est partie de loin, Michèle. C'était la pire des quatre. Tout doucement, elle s'est inscrite au YWCA, elle suit des cours, etc. Les femmes ne vont pas plus vite que ça : c'est là où on se trompe.

Et actuellement, il y a de moins en moins de militantes. Même quand on est syndiquée, on n'en parle pas forcément à ses amies ; quand on est membre d'un parti politique, on ne l'affiche plus comme il y a dix ans. Moi, j'écris en 1985.

LVR : *Mais, vous, où êtes-vous dans La bonne aventure ? On n'y voit pas de femme comme vous, qui aurait eu vos problèmes.*

LP : Deux choses m'intéressaient. D'abord le virage, décisif, des femmes à la trentaine : tu prends les bonnes décisions ou tu prends les mauvaises. Si tu prends les mauvaises à 30 ans, ce sera extrêmement difficile de revenir là-dessus.

La deuxième chose était de rattraper les femmes qui ont 30 ans aujourd'hui, pour lesquelles on a l'impression d'avoir tout fait – et c'est vrai qu'elles bénéficient de nos luttes. Tout a tellement évolué qu'elles se retrouvent avec d'autres problèmes que ceux que j'ai connus, mais aussi difficiles à vivre. Moi, j'ai 54 ans. Quand j'avais 30 ans, divorcer, c'était quelque chose, l'entreprise d'une vie. On allait au bout de la corde avant de décider quoi que ce soit. Rejoindre ces femmes-là, c'est ce qui m'a tentée. Plus qu'un discours politisé au sens...

LVR : *Engagé ?*

LP : Elles sont engagées, ces femmes-là. Dans leurs décisions quotidiennes. Martine, par exemple, refuse de se marier depuis trois ans, a deux enfants avec le même gars, a obtenu qu'il lui offre la moitié de son agence de publicité. Elle est devenue une femme collaboratrice avec 50 % des actions ; je n'ai pas besoin de le souligner au crayon gras. La télévision, ça grossit.

LVR : *Je pensais vous reconnaître un peu dans le personnage le plus « bavard », celui de Mar-*



«La bonne aventure»: Martine, Michèle, Anne et Hélène (1985)

tine, justement. C'est elle qui exprime le plus de revendications, qui a le discours le plus affirmatif, mais jamais elle ne parle de féminisme, le mot n'est jamais dit... c'est tout de même étrange, non ?

LP : Si j'en fais plus que cela, je perds le public. J'aime mieux qu'il entende ; le message n'entre pas comme une tonne de briques, mais sur quatre ans, il entre.

LVR : *Vous aimez mieux que ça passe par les situations que par le discours ?...*

LP : Absolument.

LVR : *Et ça passe ?*

LP : Je dirais que oui, à cause du courrier, des réactions. Certaines m'amuse beaucoup. Par exemple, une dame me dit : «Pendant toute la première année, je

cheminement mais qui le fait difficilement parce que, même là où elle sait avoir raison, des interventions de l'extérieur rendent sa démarche de connaissance d'elle-même plus ardue.

Martine, c'est la frondeuse, constamment au front ; elle dit qu'elle n'a peur de rien mais elle est morte de peur parce qu'elle sait bien qu'à un moment donné, elle va passer tout droit. Elle va tomber dans le précipice, ou il va arriver quelque chose et elle va se casser la gueule, mais elle le fait quand même. Hélène, enfin, c'est le rêve de beaucoup de femmes, d'accéder à une profession, de tenter de la changer de l'intérieur, d'essayer de concilier deux choses, de tout réussir.

Elles sont engagées, les femmes de LA BONNE AVENTURE, quotidiennement.

m'identifiais à Anne. Je viens de découvrir que je ressemble plus à une autre.» C'est que le téléroman, pour moi, c'est une seule et même femme, avec quatre facettes, divisée en quatre personnages.

LVR : *Que vous nommeriez de quelle façon ?*

LP : Anne, c'est la femme plus traditionnelle, plus maternelle, tiraillée entre le goût de rester avec ses enfants et le goût de sortir. En même temps qui se protège toujours, qui ne veut pas que les choses changent trop vite, qui a peur du risque. Michèle, c'est celle qui a commencé un

LVR : *Mais on comprenait mal pourquoi Hélène, justement, abandonnait sa carrière d'avocate pour suivre son juge à Québec...*

LP : Moi aussi, je comprends mal. Mais tomber en amour, vous rappelez-vous ce que ça veut dire ? On devient folle !

Une dame m'a écrit : «Je ne comprends pas qu'Hélène réponde au téléphone : "Oui, oui, je suis madame Langlois." Sur-tout elle, une avocate qui sait qu'elle a le droit de garder son nom!» En fait, dans l'histoire, Hélène garde son nom, sauf qu'au téléphone... Ça m'arrive à moi : parfois, on appelle à la maison, ou des gens



Si Bourgault apprécie d'abord l'intelligence de sa vieille chum, Louise Jasmin, elle, aime «sa franchise et son honnêteté envers elle-même. Et la clarté de ses propos»: «Je la trouve claire, limpide, ça m'impressionne même si je ne suis pas nécessairement d'accord. Et puis j'aime sa chaleur avec ses enfants, avec les enfants. Ma fille Catherine l'adore... Elle est très cajoleuse avec les enfants, les siens ont été très importants pour elle, elle a été une bonne mère, aimante.

«Lise est très fidèle à ses ami-e-s, discrète aussi, et rassurante quand il le faut. Sans être influençable, elle écoute attentivement.

«C'est vrai qu'elle est peu sociable et qu'elle aime par-dessus tout être chez elle: elle déteste les mondanités, préfère recevoir en petits groupes, même si je me rappelle des fêtes extraordinaires chez elle, Côte Sainte-Catherine à l'époque... Entre autres, un 29 août, son ami lui avait organisé une grande fête, une surprise: elle était très mal à l'aise, elle faisait penser à une enfant émue parce que la surprise est trop forte et qu'il y a trop de témoins!»

Cette femme timide peut aussi être sans merci. «Mieux vaut être dans ses bonnes grâces, être ami-e qu'ennemi-e avec elle. Quand un lien est coupé, il n'y a aucune communication possible: elle peut ignorer, terriblement.» Léa Cousineau, comme Louise Jasmin, évoquera ce revirement possible: «Lise Payette, c'est vraiment la maman. Le rejet venant d'elle est insupportable. Pour se l'éviter, certains deviennent même complaisants avec elle... alors que c'est une femme exigeante qui n'appelle pas la complaisance: elle aime les gens qui ont des choses à dire et à faire, même si elle n'est pas d'accord.»



Léa Cousineau, des services à la collectivité de l'UQAM, est issue des groupes de femmes, des groupes populaires et du RCM où Lise Payette l'a connue. Elle a été membre du cabinet de madame Payette d'août 1977 à août 1979, comme attachée politique sur le dossier de la condition féminine, avec le mandat de faire le joint entre le Conseil du statut de la femme et la ministre. Nous voulions savoir d'elle comment travaille Lise Payette. Comment, ministre, gérait-elle son pouvoir et prenait-elle ses décisions? Est-ce une femme de consultation? Est-elle exigeante jusqu'à la tyrannie? «Rigoureuse, capricieuse, fatigante», disait en blague Bourgault.

«Il y a toujours eu du «madame» et du «vous» entre nous, précise Léa Cousineau, beaucoup de respect mutuel, même si c'était une aînée et que nous vivions très différemment. Avec elle, tout n'est pas nommé. Il y a beaucoup de non-dit... Madame Payette propose, il est vrai, une sorte de contrat d'exigence à celles et ceux qui travaillent avec elle. Elle les choisit parce qu'elle a une image d'eux et elle s'entoure de gens qui croient aux contenus: nous étions presque tous des spécialistes. Et elle leur propose un «deal», même si ce n'est pas une tordeuse de bras: si on accepte, elle s'attend à ce que ça décolle, à ce qu'on apprenne et produise vite.

«Sur le dossier de la condition des femmes, la délégation était totale: c'était ma responsabilité, elle me faisait confiance. Les analyses que je lui apportais étaient reçues, digérées, et alimentaient par la suite ses façons de faire. Parce qu'avec elle, rien n'est inutile: elle emmagasine sans arrêt. Oui, c'est une femme qui bouge. Lentement, mais tout le temps.

«Je prévoyais pour elle les questions en Chambre, assumais la mise à jour du dossier, rédigeais des fiches ou des discours... Et ce qui était merveilleux, c'est qu'elle livrait la marchandise! En Chambre ou ailleurs, elle convainquait très bien. Donc, même si elle exigeait beaucoup de nous, elle exigeait autant d'elle-même; c'était très stimulant. «Dans les coups durs, les moments d'échange difficiles avec des gens ou des groupes hostiles, mon travail était de faire attention pour qu'elle ne se durcisse pas, donc de relativiser... Aux groupes de femmes, par exemple, elle avait l'impression de proposer un «deal» honnête et ça la blessait qu'on puisse mal l'interpréter. Mais Lise Payette ne vient pas, comme moi, de la base, des groupes de femmes eux-mêmes. C'est à cause de son métier et par choix personnel qu'elle s'est trouvée à porter nos revendications.»

«Je prévoyais pour elle les questions en Chambre, assumais la mise à jour du dossier, rédigeais des fiches ou des discours... Et ce qui était merveilleux, c'est qu'elle livrait la marchandise! En Chambre ou ailleurs, elle convainquait très bien. Donc, même si elle exigeait beaucoup de nous, elle exigeait autant d'elle-même; c'était très stimulant. «Dans les coups durs, les moments d'échange difficiles avec des gens ou des groupes hostiles, mon travail était de faire attention pour qu'elle ne se durcisse pas, donc de relativiser... Aux groupes de femmes, par exemple, elle avait l'impression de proposer un «deal» honnête et ça la blessait qu'on puisse mal l'interpréter. Mais Lise Payette ne vient pas, comme moi, de la base, des groupes de femmes eux-mêmes. C'est à cause de son métier et par choix personnel qu'elle s'est trouvée à porter nos revendications.»



Photo: Louise Lemieux

qui ne me connaissent pas viennent livrer de l'huile ou laver les vitres, et me demandent: «Madame Bourguignon?» Je réponds: «Oui, c'est moi». Est-ce que je devrais perdre 15 minutes pour expliquer au livreur d'huile que, non, je ne m'appelle pas madame Bourguignon? Et comme je vis avec mon chum depuis 15 ans, je dis «mon mari», c'est plus facile, j'en ai pris l'habitude, je pourrais dire «mon chum», c'est pareil.

Par rapport à Martine, j'étais convaincue qu'il y aurait un tollé: une femme qui couche avec quelqu'un, qui a des enfants sans être mariée, etc. Mais non, il n'y a pas eu ces réactions. Alors, je me sens extrêmement privilégiée: j'arrive à faire passer ce message. Ça veut dire que le seuil de tolérance est plus élevé, mais je dois mesurer à quel moment ça va virer de bord... Je ne sais pas s'il y a d'autres moyens de rejoindre ces femmes-là que par des biais semblables, qui les obligent à admettre que c'est ça, la réalité. Évidemment, les femmes de la campagne peuvent toujours dire que ça, c'est bien les femmes de la ville.

J'utilise beaucoup le personnage de Blanche, la grand-mère de Martine, pour faire passer les choses. Elle a de l'âge, donc une certaine expérience mais, en même temps, elle aussi fait des choses «contre nature». Comme tomber en amour à 69 ans, vouloir se marier, coucher avec son chum avant le mariage, etc. Et, de temps en temps, elle intervient pour dire: «Ben oui, mais c'est comme ça...». Elle a souvent le rôle de remettre les choses à leur place, de les dédramatiser.

LVR: Êtes-vous sensible aux cotes d'écoute?

LP: Oui, contrairement à ce que tous les intellectuels prétendent. Moi, j'y suis sensible parce que j'utilise des métiers de communication et que réussir dans un tel métier, c'est rejoindre le plus de monde possible. Déterminer le maximum pour tel type d'émission, l'atteindre et sinon, cesser. C'est ça, l'utilité des cotes.

J'ai le sentiment de changer l'image que les femmes ont d'elles-mêmes, et que les hommes ont d'elles.

LVR : Et vous en êtes à 814 000...

LP : À Montréal seulement. Au Québec, on rejoint 2 395 000 auditrices et auditeurs. Si *Le temps d'une paix* avait continué, on serait nez à nez, parfois en avance, parfois juste en arrière.

LVR : Mais vous n'avez plus comme avant quand vous étiez devant la caméra, le feeling immédiat, le feedback du public. Est-ce que ça vous manque ?

LP : C'est peut-être de cela que je me repose, justement. J'ai eu une vie publique qui a été très longue. La radio pendant sept ans, tous les jours. Puis la télévision pendant trois ans, tous les jours. C'est long, comme je public. Ensuite quatre ans et demi de politique, avec finalement le même «exposure», car la politique brûle presque plus vite que la télévision.

Le grand changement dans ma vie, maintenant, c'est que je peux aller n'importe où et, comme je ne suis plus devant l'œil public, je peux vivre presque normalement. Souvent. Pas tout le temps mais souvent, je peux passer une journée dans les magasins et personne ne m'accoste. Ça me fait du bien, j'avais besoin de ça.

LVR : Est-ce que l'écriture vous apprend quelque chose de nouveau ?

LP : Oui, c'est un travail solitaire. Au début, mon mari m'a dit : «Tu ne seras jamais capable».

Il me connaît depuis 1969, alors il a vécu mes années publiques. Quand il m'a vue rentrer à la maison après la politique, il a même pensé que je ne pourrais pas vivre à la campagne en permanence, toute seule... Il était convaincu que j'avais besoin de la réaction quotidienne du public, de ce qu'il appelle «la tarte aux fraises». Quand tu t'installes devant ton public, et qu'il t'applaudit très fort, tu te vautres dans la tarte aux fraises, c'est ta récompense, c'est... bon, de la tarte aux fraises ! Lui pensait que c'était devenu essentiel pour moi. Il a douté pendant un bon moment.

LVR : Et vous, avez-vous douté ?

LP : Je me suis dit qu'effectivement, je m'embarquais peut-être dans quelque chose que je ne pourrais pas finir. Mais pas du tout : je me sens très bien là-dedans, dans ce type de vie-là, et cela me permet de dire non à un paquet d'affaires, ouf ! J'aurais pu reprendre *Appelez-moi Lise* sous un autre nom, presque tout de suite, pour n'importe quel télédiffuseur. Mais je ne pas en arrière, c'est une de mes constantes.

Ce qui me fait plus de peine, c'est de refuser toutes les invitations des groupes de femmes ; il y en avait une sur mon répondant ce matin, du Nouveau-Brunswick. Peu après ma démission, en 1981, je suis allée

rencontrer 200 femmes à Hearst en Ontario. Et ça m'a pris trois jours ! Alors partir sur la route n'avait aucun sens ; je me serais tuée au travail. Et, même si j'aimerais bien voir les femmes chez elles, j'aime encore mieux en rencontrer deux millions par la télévision. Deux cents à la fois, ça ne va pas vite.

LVR : Vous avez quitté la politique en disant : «Je veux retourner parler aux femmes des exigences que nous devons avoir pour nous et nos filles, du chemin parcouru et du combat jamais fini, de la politique et du pouvoir». Est-ce vraiment ce que vous faites avec *La bonne aventure* ?

LP : Au moins, je traite de choses encore jamais traitées. On n'a jamais vu des femmes vivre comme ça nulle part à la télévision. Oui, j'ai le sentiment de changer le stéréotype, l'image que les femmes ont d'elles-mêmes et que les hommes ont des femmes. Ne serait-ce que ça... Ce n'est pas inutile. Et je gagne ma vie honnêtement, ce qui n'est pas rien. En politique, j'aurais pu choisir, comme d'autres l'ont fait, d'être réélue en 81, d'attendre que ça fasse cinq ans et démissionner. Mais j'ai quitté la politique sans pension... et j'ai besoin de gagner ma vie. Je ne serai jamais une femme dépendante.

En plus, ça me permet de me retrouver, de me refaire une santé. J'étais épuisée en sortant de là. Physiquement très fatiguée mais émotivement, brûlée. Les coups avaient été tellement durs ! J'avais besoin de temps pour moi, pour penser, comprendre ce qui s'était passé, et où je m'en allais.

LVR : Vous êtes donc rentrée chez vous pour refaire vos forces et vous le vivez sereinement. Est-ce une étape avant de recommencer une autre lutte ?

LP : Avant... je ne sais quoi, ni comment. Pas actuellement. Pas dans l'action politique actuelle. Je ne trouve pas ma case. Je me pose des questions, je n'ai pas encore le sentiment d'avoir toutes mes réponses et...

LVR : C'est la raison de votre «silence» depuis trois ans ?

LP : Oui.

LVR : Vous dites qu'en 1981, vous étiez brûlée émotivement : au point de consulter une thérapeute, un psychiatre ?

LP : Non. J'ai une capacité énorme de ressourcement, qui était nécessaire, je pense, pour faire la vie que j'ai faite. J'ai la capacité de fermer la porte. C'est pourquoi vous ne venez pas à la maison aujourd'hui : ma maison est mon seul refuge. Quand plus rien ne marche, je m'y retrouve avec les choses que je connais. Comme dans une piscine, tu coules, tu coules, mais tu sais qu'il y a un fond et que tu vas le toucher. Quand je suis rentrée en avril 81, je cherchais le fond. Mais le fond, je suis équipée pour le trouver toute seule.

Si j'en avais vraiment besoin, j'irais chercher de l'aide. J'ai déjà fait une dépression nerveuse dans ma vie, avec quatorze jours de cure de sommeil. Cela a été un succès : quand je suis sortie de là, je savais que ça n'arriverait plus jamais. C'était à Paris, en



Lise Payette, Françoise Guénette, Ariane Émond

Peut-être pas issue des groupes féministes mais féministe depuis plus longtemps que la plupart d'entre nous. Pierre Bourgault se souvient d'elle en 1954, 1955: «Contrairement à plusieurs femmes de cet âge qui étaient féministes sans le savoir, elle le savait. Les autres posaient des gestes de femmes en voie d'autonomie, elle avait déjà un discours féministe. Bien avant vous autres! Et elle n'est pas féministe que par intuition, elle y a beaucoup réfléchi. Sans faire de grands discours, elle a posé des gestes. Son émission de radio **Place aux femmes**, dans les années 1965-1970, a été l'un des événements les plus importants pour les Québécoises: c'était très féministe, elle abordait sans arrêter les problèmes des femmes.»

«Lise Payette a toujours dit qu'il ne faut pas faire peur aux hommes, rappelle Armande St-Jean. Mais, dans un langage modéré ou réformiste, elle disait des choses étonnantes pour l'époque. Elle a un discours depuis toujours beaucoup plus avancé que bien des femmes en poste aujourd'hui, parmi les féministes d'État. Et, comme Claire Bonenfant, elle a toujours fréquenté les radicales pour alimenter son discours.»



Pour la journaliste Armande St-Jean, Lise Payette a été très tôt un modèle unique: «J'ai commencé dans le métier en 1964, à 19 ans. C'était encore la Révolution tranquille; ni à la radio ni à la télévision, je ne trouvais de femme journaliste qui soit un modèle. Je ne pouvais pas m'identifier à Judith Jasmin: trop «vieille» pour moi, et malgré sa qualité, elle faisait son métier à la façon des hommes. Non, la première que j'ai vue exercer ce métier différemment, d'une façon qui m'intéressait et me

stimulait, avec des préoccupations qui me rejoignaient, c'était Lise Payette.

«**Place aux femmes**, par exemple, avait l'air d'une grande plaisanterie, avec du café et des femmes, une heure chaque matin. Mais c'était en fait très politique et très stratégique: il y avait alors à Radio-Canada ce qu'on appelait «le Club des varices», des cinquantaines de femmes amenées par autobus faire la tournée des émissions... On considérait cet auditoire-là comme de la chair à émission, des femmes qui ont fini de servir pour la reproduction et qui ne sont plus bonnes à rien.

«Or, Lise prenait ces femmes-là et, avec elles, installait un autre climat. Elle a commencé tranquillement à les faire parler de choses en apparence très anodines, et très féminines. C'était très habile.»

Louise Jasmin, chercheuse de Lise Payette à l'époque, se souvient de ces thèmes: «Les hommes aiment-ils mieux leur voiture que leur femme?» (Elle avait trouvé un gars d'accord et prêt à le dire!), «À quoi pensent les femmes les mains dans l'eau de vaisselle?», «Voudriez-vous revivre vos fiançailles?», «L'hypocrisie est-elle surtout masculine?», «Les hommes sont-ils des bêtes à cornes?», «Que faire quand un homme nous tombe dans l'oeil?», etc.

«Lise Payette nous décrivait le type d'invité qu'elle voulait après nous avoir donné le thème de l'émission, toujours une question et portant généralement sur les rapports hommes-femmes. Elle faisait des journées inimaginables, un vrai bourreau de travail, jamais en retard, toujours dans la note, avec cette distinction dans le rire et dans la voix...»

Armande St-Jean, elle, allait en studio pour voir Lise Payette faire son métier. «**Place aux femmes** et **Studio 11**, c'était très comique et, au plan technique, une vraie prouesse. Ils étaient quatre autour d'une table, Jacques Fauteux et Guy Provost, ses coanimateurs, Lise et son invité «chouchou», et il y avait dans la grande salle peut-être 200 femmes. «Lise partait à la pêche, tous les matins, avec du monde nouveau, elle allait dans la salle deux ou trois fois, trouvait une «bonne» table, s'asseyait.

«J'avais découvert en l'observant qu'elle gardait au creux de la main un petit micro, qu'elle laissait dépasser juste assez pour prendre sa voix et celle de l'autre. Elle s'approchait et, à cause de ce qu'elle dégage, les femmes n'avaient pas envie de se reculer, ni de se coller, d'ailleurs: même dans cette intimité, elle gardait une certaine distance. Et là, elle disait: «Ça va bien?», et les femmes lui répondaient à elle, pas au micro. Elles se rendaient compte ensuite seulement qu'il y avait un micro et qu'elles étaient en ondes! C'était une sorte de magie technique. Le studio 11, dans l'ancien édifice de Radio-Canada, était vert et gris avec des «spots» au plafond et un effroyable bruit de vaisselle. C'était inouï de faire une émission dans une atmosphère pareille.

«J'ai toujours trouvé que Lise Payette travaillait bien. D'abord, elle sait parler, elle a un don de la communication incroyable, surtout verbal. La consécration de sa carrière a été la télévision mais moi je pense qu'elle était meilleure à la radio, parce que c'est une femme d'intimité, qui parle tout doux à l'oreille...»

1961. Je vivais le déchirement entre trois enfants, un mari tout le temps absent... et qu'est-ce que je faisais pour moi? Je ne me suis pas suicidée parce que j'avais un problème de conscience épouvantable: est-ce que je pouvais tuer mes enfants avant de me suicider? Comme je les avais mis au monde et que je ne voulais pas les laisser, j'avais comme le sentiment d'avoir un droit sur leur vie.

J'ai joué avec cette idée-là pendant des jours et des jours. Et puis, Payette a fini par rentrer à la maison. J'avais juste assez de lucidité pour lui dire: «Je suis malade, emmène-moi chez un médecin». Ce médecin m'a fait dormir à l'hôpital pendant quatorze jours. L'épuisement total. Alors j'ai dormi, mais d'une espèce de demi-sommeil où le corps repose mais où l'esprit fonctionne; je suis sortie de là convaincue qu'il y avait des choses qu'il fallait que je fasse, des choses à changer. Cela a déterminé tout le reste de ma vie. J'avais 30 ans.

LVR: Vous vous êtes toujours définie comme une féministe formée sur le tas, modérée...

LP: Sur le tas, mais pas sur le tard! En 54, quand j'ai commencé à faire des textes pour la radio, à sortir de la maison, j'avais 23 ans, mon fils était né en 52, ma fille en 54. Je vivais à Trois-Rivières, et j'ai réalisé que ça n'avait aucun sens de me retrouver avec deux enfants à la maison, alors que j'avais envie de faire autre chose, que ma vie soit réduite à cela.

Mais j'étais issue d'une famille de femmes féministes. On ne savait pas que c'était du féminisme mais ma grand-mère était déjà une femme très émancipée... d'abord parce qu'elle ne pratiquait pas. Dans un quartier ouvrier comme Saint-Henri où les curés étaient omniprésents! Elle s'était avortée ou je ne sais quoi, un curé lui avait refusé l'absolution, et elle avait répondu: «Dorénavant, je réglerai mes problèmes directement avec En-Haut». Ma mère était aussi comme ça. C'était des femmes qui travaillaient comme femmes de ménage — la seule chose accessible — mais qui tendaient vers l'indépendance. Moi, ma mère a essayé toute sa vie de se passer de l'argent que son mari laissait à la maison.

Est-ce qu'on doit retourner en arrière parce que les hommes n'ont pas compris?

LVR: Vous avez dit, en acceptant cette entrevue que cela vous forcerait à faire le point. Le point sur quoi?

LP: Il y a quatre ans, quand j'ai quitté la politique, mon obsession était l'avenir du féminisme. Ça l'est encore, moins douloureusement: Vers quoi allons-nous? Quelles seront nos méthodes?

Celles que nous avons utilisées jusqu'à maintenant ont donné quelques petits

résultats mais c'est trop long, je suis obligée d'en témoigner.

Est-ce qu'on doit retourner en arrière parce que les hommes n'ont pas compris, pour aller les chercher ? Est-ce qu'on doit les traîner comme un poids ? Je réagis assez mal à cette idée. En même temps, ce qui me dérangeait beaucoup pendant ces années en politique, c'était de me retrouver constamment avec la maudite liste d'épicerie chiffrée de tout-ce-qu'il-fallait-obtenir-prioritairement-pour-les-femmes, sinon c'était un échec ! Cette liste était devenue obsédante pour moi, mais absolument révoltante pour mes collègues !

Le mouvement féministe a vécu parallèlement au mouvement syndical, dans les mêmes années. Or, à mon avis – moi qui suis, par définition, syndicaliste – le mouvement syndical est obligé de se remettre en question aujourd'hui. Car il risque de perdre non seulement des acquis, mais ses propres membres. Il y a une espèce d'écoeurément de cet affrontement perpétuel. J'ai l'impression que la même chose se produit pour le mouvement féministe et à cause de nos méthodes. En fait, les résistances ont surgi proportionnellement à nos pressions.

LVR : *Notre vieille méthode étant d'essayer de créer un rapport de force, comme les syndicats, quitte à tomber dans un certain «manichéisme», tout blanc ou tout noir ?*

LP : Voilà. Et on arrive à un moment où il est devenu trop facile pour les gens au pouvoir de nous répondre que ce n'est pas possible, faute d'argent, à cause de la situation économique, du chômage, etc. La liste de leurs excuses est longue.

Les hommes au pouvoir ont réagi à nous comme les maladies à la pénicilline. Ils ont développé des anticorps. Dans ce sens-là, nous ne sommes plus efficaces. Ils ont trouvé le moyen de répondre à toutes les demandes, de faire face à toutes les manifestations. Plus rien ne les dérange. Ils sont aussi aguerris à répondre que nous l'étions à demander. Une fois qu'on l'a constaté, il faut trouver un autre moyen. Au lieu de revendiquer morceau par morceau, n'y aurait-il pas moyen de faire confiance à un groupe de femmes qui travailleraient de près avec le gouvernement ? Comme le Conseil du statut de la femme, le réseau des répondantes à la condition féminine que nous avons établi dans les ministères, vers 1978, devrait exercer ce double rôle de surveillance et de stimulation. Parce qu'il faut casser notre attitude de «mendiantes» qui attendent des choses du pouvoir. Gagner la guerre – et non seulement quelques petites batailles – c'est être là et intervenir avant que les décisions ne se prennent.

Je pense qu'il va falloir cesser de voir le pouvoir comme une chose extérieure à nous, et que le pouvoir, politique ou autre, devienne pour nous une chose naturelle. Tant qu'on ne l'admettra pas pour soi ou



1967 : Place aux Femmes, Guy Provost et Lise Payette

pour une autre, on continuera d'attendre des choses absolument irréalistes des quelques femmes qui y accéderont.

Je ne crois pas qu'il faille revenir aux stratégies spectaculaires : manif, etc. Quant à la méthode de Betty Friedan : «Rentrons chez nous, occupons-nous de l'homme qui est chez nous, changeons-le et la société va être changée», je n'y crois pas non plus, ni aux États-Unis ni au Québec.

LVR : *C'est une question que posait Simone de Beauvoir : «Peut-on se sauver seule ?»*

LP : Non, on ne peut pas. J'ai souvent reproché à certaines femmes, qui avaient accédé à des postes de commande, de me répondre, quand je leur demandais ce qu'elles avaient l'intention de faire pour les autres femmes : «Moi, je l'ai fait toute seule, qu'elles le fassent». Mais on a cette responsabilité ! On doit se servir de son poste pour y faire accéder le plus de femmes possible après soi. C'est ce que j'ai cherché, avec toutes mes limites, à faire en politique. J'y étais entrée pour deux raisons : faire progresser la condition des femmes et l'indépendance du Québec. En 81, j'en suis partie pour les mêmes raisons : je ne pouvais plus être utile au dossier des femmes et l'indépendance était remise aux calendes grecques.

Par rapport aux femmes, j'avais idéalisé, j'avais imaginé... Des groupes radicaux ne me trouvaient peut-être pas assez féministe, mais il faut se souvenir qu'en 1964, je faisais à la radio le premier magazine féministe de Radio-Canada : *Place aux femmes*. Mes enfants, je sais pas où vous étiez en

1964, mais c'était quelque chose de faire accepter ça à Radio-Canada ! Dans ce sens-là, je n'ai pas de culture féministe, je ne suis pas issue des universités avec leurs études féministes ou leurs idéologies. Je suis issue du travail, d'un mariage, d'un milieu ouvrier. J'ai tout appris sur le tas. Mais je ne me suis jamais démentie à travers ces années-là, et c'est probablement là mon diplôme.

Pour ces raisons, j'espérais pouvoir – c'était mon rêve à moi – être une femme (et non un homme) politique, avec tout ce que ça implique. Et j'espérais avoir des femmes un support, non pas inconditionnel, mais dans lequel il n'y ait pas de méfiance. Cela n'a pas marché. Alors, je suis toujours très prudente en parlant des autres femmes politiques ; je sais que c'est dur pour elles.



1975 : Lise Lib



Journaliste à la technique inusitée et au propos féministe, Lise Payette tranchait aussi, dès les années 60, par un certain non-conformisme, inhabituel chez une vedette. Louise Jasmin raconte, par exemple, «qu'elle n'a jamais été coquette. Quand Yvon Duhaime lui faisait ses costumes, pour **Appelez-moi Lise**, moi je trouvais souvent ça laid et elle, ça ne la dérangeait jamais. En Chine, l'an dernier, elle m'a confié qu'elle ne pouvait pas s'acheter des robes à 300\$. Elle est capable

de dépenser cet argent en vêtements pour ses enfants mais jamais pour elle. Par ailleurs, je pense que ce manque de coquetterie fait partie de son féminisme. Et selon elle, si un homme aime une femme, ce ne sera pas pour son corps ou son allure mais pour son intelligence. Elle se sait assez intelligente.»

L'amour: un autre sujet tabou dont Lise Payette a peu parlé pour elle-même. Alors, nous lui avons posé la question directement: «Êtes-vous amoureuse, ces temps-ci?» Et elle a répondu.

«Je suis en amour depuis 1969, sans difficulté majeure. C'est un homme très autonome, qui a ses propres activités: il a son travail, il monte à cheval, il aime les fleurs. Il fait des jardins extraordinaires, il fonctionne parallèlement. Quand je lui ai fait part, en 1976, de mon intention d'entrer en politique, il m'a dit: «Écoute, je ne veux pas t'en empêcher, mais je ne sais pas si je pourrai le vivre». Ça voulait dire: Ma grande, tu prends le risque, je ferai ce que je pourrai pour t'aider mais je ne suis pas sûr d'être encore là après. Il a vécu cela comme une aventure, en espérant passer au travers.

«Mais c'est un homme tourné vers l'avenir, que rien ne scandalise: je peux me permettre toutes les déclarations, il ne se sent jamais visé ou remis en question. En même temps, il a des faiblesses, parfois des rechutes: il est un peu macho pendant deux heures et là je m'amuse à le prendre par l'humour. Depuis 15 ans, c'est devenu une relation confortable, oui, mais jamais complètement sécurisante, et à refaire tous les jours. Après ma séparation, j'hésitais beaucoup à me réengager. Je ne le regrette pas: la deuxième partie de ma vie est meilleure que la première.»



Elle, qui «s'en va doucement vers la soixantaine», que la ménopause «n'a pas trop marquée», qui, en vieillissant, souhaite surtout ne pas «virer de bord et de devenir une vieille réactionnaire», a-t-elle tout de même peur de mourir?

«Non, je n'ai pas peur de mourir. Je viens de voir mourir chez moi une amie que j'aimais beaucoup et je ne pense pas que l'acte de mourir me fasse peur. C'est apprivoisé. J'ai vu mourir ma mère, et cette amie de 48 ans. C'est un combat réglé. Mais j'aimerais choisir le moyen de mourir.

«Quand je suis partie en Chine, j'avais le sentiment de m'en aller tellement loin que je me suis entendue dire à mes enfants: «Si l'avion tombe à l'aller, plaignez-moi. Si l'avion tombe au retour, dites-vous que je meure heureuse: j'aurai vu la Chine. j'en rêvais depuis 25 ans.» Plus que le moment, c'est la façon de mourir qui m'importe. Je ne veux pas mourir sans dignité et c'est difficile.

«Cette amie morte du cancer est restée chez moi, presque jusqu'à la fin. Elle me l'avait demandé, j'avais accepté, c'était correct. La veille de sa mort, j'ai passé la journée à l'hôpital, assise près d'elle. La chambre était sombre parce qu'elle souffrait. Elle était agitée; un de ses médicaments lui convenait mal. Elle voyait des ombres sur le mur et elle paniquait. Un moment, je me suis mise à chanter comme ça: mmmmmmmmm... Elle s'est calmée et je lui ai dit que je chantais pour qu'elle dorme. Elle m'a dit: «C'est beau!». Alors, entre 2 h et 6 h, j'ai juste chantonné.

«Le jour même, je suis arrivée à l'hôpital à 7 h 30. Elle était agitée, j'ai mis ma tête sur l'oreiller près de la sienne: «Je suis là maintenant, tu peux te reposer.» Elle est morte à midi.»

C'est la dernière histoire que Lise Payette nous a racontée cet après-midi-là. Et puis nous avons fait les photos. Elle vantait le charme de son chum: «Je dis à ses admiratrices: Prenez un ticket pis mettez-vous en rang!», ajoutait quelques blagues, détendue. Nous l'avons quittée en riant.



1980 : Pendant la campagne pour le OUI

Une chose est sûre : une fois entrée là, si on n'est pas féministe jusqu'au fond des entrailles, ça va s'amenuiser, parce qu'il faut constamment s'appuyer sur ce qu'on a déjà vécu et dit. Autrement, la bataille quotidienne est tellement épuisante que c'est bien plus facile d'être fine et de se faire aimer... Sans avoir une longue certitude d'avoir raison, c'est intenable.

LVR : Vous avez été la 1^{re} ministre déléguée à la Condition féminine. Mais on a l'impression que les femmes qui vous ont succédé ont été moins féministes que vous.

LP : On a aussi douté de mon féminisme à moi quand j'étais là !

LVR : Réponse de politicienne ! Vous aviez quand même un discours féministe...

LP : ... auquel on ne croyait pas. Soyez honnêtes. Il y a eu un moment où je me suis fait traiter de femme de service, comme d'autres femmes en politique...

LVR : C'est ce qui a été le plus dur de votre passage en politique, ne pas sentir l'appui des femmes derrière vous ?

LP : Émotivement, oui. Sur le plan strictement politique, l'assurance-automobile a été plus difficile à faire passer auprès des collègues et des groupes de pression : le Barreau, c'est aussi fort que le mouvement féministe !... Mais cette bataille-là, je l'ai gagnée. J'ai perdu l'autre, là où j'étais sans défense. Les avocats, je pouvais les prendre sur leur terrain, sans problème. Avec les féministes, ou même avec les femmes non féministes, j'étais beaucoup plus vulnérable. En principe, on était censées s'en aller à la même place et tout à coup je me rendais compte que non. Ça faisait beaucoup plus mal que de ne pas aller dans la même direction que le Barreau !

Ce que j'ai trouvé le plus difficile, je pense, c'est d'être battue sur les deux plans, à l'intérieur et à l'extérieur. D'être battue par

les gars en dedans, qui ne me faisaient pas confiance parce que je représentais des groupes féministes. De le dire en dehors et d'avoir quand même des groupes de femmes qui me tapaient sur la gueule. J'avais envie de crier : «Arrêtez, laissez-moi une place où respirer... Arrêtez ou je vais m'en aller chez nous!». Ce que j'ai fait.

LVR : Mais s'il n'y avait pas eu les Yvettes, auriez-vous continué de vous battre ?

LP : Je pense que oui. L'affaire des Yvettes a fait éclater ce qui me restait de crédibilité à l'intérieur du gouvernement. Mais je ne suis pas sûre que j'aurais pu tenir très longtemps. Aux élections de 1981, le discours officiel est devenu économique et on se serait attendu bientôt à ce que je dise aux femmes : «Ce n'est pas possible parce qu'on n'a pas d'argent». J'en aurais été incapable et cela m'aurait placée dans une situation encore plus difficile.

LVR : Avec l'affaire des Yvettes, en mars 1980, on vous a accusée de vous conduire pour la première fois comme un «homme politique», de façon partisane.

LP : Ce n'était pas une intervention partisane, c'était une intervention maladroite, lors d'un discours improvisé. Tout simplement. Ma maladresse a été d'accoler le nom de madame Ryan au stéréotype de la petite Yvette des manuels scolaires. Il n'y avait rien là pour faire une histoire.

LVR : Alors vous avez été mal citée ?

LP : Pas tout à fait, mais citée hors contexte. Et c'est là que Lise Bissonnette m'a attaquée. Elle, qui était une amie intime de Mme Ryan, a fait une crise. Et ce qui m'a tuée, c'est l'ampleur que cela a pris, parce qu'évidemment l'opposition a sauté là-dessus.

Quand j'ai quitté la politique, je suis allée à New York rencontrer Lise Bissonnette. Je voulais savoir pourquoi elle m'avait démolie. Parce qu'au fond, c'était ça, le résultat. Pourquoi m'avait-elle démolie en réponse au fait que j'avais apparemment démolie quelqu'une d'autre ? N'y avait-il pas une façon de me rappeler à l'ordre sans tomber dans la même chose dont on m'accusait ? Elle était à New York à ce moment-là, on a parlé pendant plusieurs heures : je lui ai dit que j'écrivais un livre sur mon expérience politique, je lui ai demandé de le préfacer. Entièrement d'accord, m'a-t-elle répondu. Mais le manuscrit fini, elle a refusé. Pour quelle raison ? Elle m'a seulement dit qu'elle ne pouvait pas. C'était son droit.

LVR : En dehors des manipulations politiques et du rôle catalyseur de l'éditorial de Lise Bissonnette, n'y avait-il pas aussi dans la réaction des Yvettes, une réponse de femmes offensées par les excès d'un discours féministe que vous incarniez une fois de plus ? Une réponse comparable à celle des Real Women ?

LP : Oui, c'est vrai. J'ai toujours eu la



Jacques Léonard, Lucien Lessard, Claude Charron et Lise Payette entrent pour la première fois au Salon rouge de l'Assemblée nationale, 1976

réputation de mépriser les femmes au foyer, je la traîne depuis mes premières émissions de radio. Parce que j'ai affirmé des choses comme «L'indépendance commence dans le porte-monnaie», ou «Allez travailler à l'extérieur», on m'accusait de vouloir sortir les femmes de la maison. Alors certaines étaient déjà méfiantes ; et, pour elles, dénoncer le stéréotype d'Yvette, c'était dénoncer ce qu'elles étaient véritablement dans la vie de tous les jours. Mais moi, ça me crevait le cœur de voir des femmes s'accrocher un macaron «Je suis une Yvette et j'en suis fière». Je me disais : «Bonté divine ! Où est-ce qu'on est rendues ?»

Les hommes au pouvoir ont réagi au féminisme comme les maladies à la pénicilline.

LVR : Vous disiez que les femmes, pour être prises au sérieux, devaient faire peur aux hommes. Devant l'affaire des Yvettes, le débat des trois chefs d'août dernier, ou d'autres stratégies électorales axées sur les femmes, avez-vous l'impression qu'ils ont peur ?

LP : Juste en campagne électorale. Le lendemain de l'élection, sur la ligne de fond, pas du tout.

LVR : Parce que les femmes ne sont pas encore assez conscientes de leur pouvoir ?

LP : Leur pouvoir est à un prix tel qu'elles sont prêtes à y renoncer régulièrement : elles le mettent de côté chaque fois que c'est trop coûteux. La réalité, c'est ça : il faut vivre à la maison aussi et toutes les

femmes ne sont pas prêtes, sur le plan émotif, à abandonner ce qu'elles ont, ce dans quoi elles ont investi, parfois depuis 15 ans ou 25 ans.

Entre les femmes qui font peur et les femmes qui ne font pas confiance, y aurait-il moyen de trouver quelque chose de plus juste pour les besoins actuels ? La solution des prochaines années, pour moi, se situe là, entre les deux. C'est-à-dire arrêter de traiter les hommes comme des ennemis absolus, mais ne jamais leur faire assez confiance pour les laisser sortir avec sa fille ! De toute façon, ça va venir des hommes...

LVR : Mais ça ne viendra pas d'eux avant qu'il n'y ait un mouvement de notre part ?

LP : C'est vrai. Il n'y a absolument aucune raison qu'ils changent d'eux-mêmes. Le pouvoir leur convient, il est fait pour eux. Sauf que, moi, je ne crois pas que nous serons bientôt majoritaires dans un gouvernement. Je ne pense même pas que, dans un proche avenir, nous allons représenter une force suffisante à l'intérieur des murs du pouvoir.

Donc il faut traiter avec eux, sinon nous nous condamnons à ce qu'ils nous laissent dans la rue pour longtemps. Ça ne les dérange pas, et en plus ils sont devenus très habiles à récupérer les campagnes électorales. Le débat des chefs, en août dernier, je l'ai regardé à la télévision, morte de rire.

Suite à la page 57

ENFIN, LISE PAYETTE!

LVR : À aucun moment, vous ne trouviez ça positif ?

LP : Au contraire. Tout était positif, tout était prioritaire. La seule chose qu'il fallait obtenir ce soir-là, après leur discours, c'était qu'ils reviennent à la télé trois mois plus tard, le gagnant et les perdants, pour faire leur rapport : la condition des femmes était prioritaire, où en êtes-vous ? Ça, ce serait bon : assurer un rôle nécessaire de chien de garde.

LVR : Les élections québécoises s'en viennent. Pour les femmes, les conditions sont-elles meilleures ?

LP : Ne comptez sur rien. Il y aura peut-être plus de femmes candidates : elles ne seront pas toutes élues... Personnellement, s'il y a une femme sur la liste, je serai portée à voter pour elle, même si je ne la connais pas. Moi, j'en suis là. Il se peut que vous préféreriez voter pour un gars «féministe» en pensant qu'il va mieux défendre vos intérêts. Mais selon l'expérience que j'en ai, un gars ne défend pas les intérêts des femmes...

LVR : Et pourtant, vous étiez prête à nommer un homme ministre délégué à la Condition féminine ?

LP : Oui, parce qu'une fois chargé de la responsabilité ministérielle, il n'aurait plus le choix, il devrait faire marcher son ministère donc, forcément, faire avancer ses dossiers. Et s'il n'était pas un bon ministre, il se retrouverait sur la banquette arrière.

Le Parti québécois a chassé les rêveurs.

LVR : Est-ce que vous conseillerez encore à des femmes, intéressées à la politique active, de choisir le PQ ?

LP : Quand un parti est en débandade, c'est le moment de l'investir, d'envahir les postes importants. À l'Université de Montréal, l'autre jour, on m'a demandé si j'étais favorable à un parti de femmes. C'est toujours non. J'ai toujours peur des ghettos, d'hommes ou de femmes. On est appelés à vivre ensemble : jusqu'à preuve du contraire, je préfère me battre avec eux. En plus, il faut 10, 15, 20 ans pour construire un parti politique. Un parti de femmes en prendrait 30, 40, parce que c'est toujours plus long avec les femmes ; elles ne sont pas politisées, elles n'ont pas beaucoup de temps, il faut partir de plus loin.

LVR : Vous qui continuez d'observer la politique québécoise, que pensez-vous des reculs «stratégiques» du gouvernement péquiste sur la loi 101 et sur d'autres questions ?

LP : Quand on parle de ce gouvernement-là, on ne peut pas parler de stratégie, ils ne savent pas comment ça s'épelle... Dans une partie d'échecs, par exemple, on joue à trois coups d'avance : eux n'ont même pas un coup d'avance : ils improvisent et ils réagissent à des sondages. C'est un peu désastreux...

LVR : C'est un manque de leadership ?

LP : C'est plutôt la fin d'un régime, ça. Qui a vieilli d'autant plus vite qu'il a beaucoup fait au début. On peut pas nier que les deux premières années, on a roulé à pleine vapeur.

Le référendum a achevé ce gouvernement-là et ce qui en reste... Il se peut même qu'il ne reste rien de la loi 101. Et plus tard, un autre gouvernement sera obligé de refaire une loi sur la langue au Québec. Parce que la situation se sera redégradée : rien n'est acquis de façon définitive, surtout dans le domaine linguistique.

Et quand je les entends parler de vendre des actions d'Hydro-Québec, je n'y comprends plus rien ! C'est une compagnie d'État : nous sommes tous actionnaires, comme peuple, d'Hydro-Québec. Et là, tout à coup, on va vendre des actions ! Moi, je dis : «Ne vendez pas les miennes ! Je vous l'interdis». C'est absolument insensé, il n'y a pas de logique là-dedans.

Non, plus j'y pense, un gouvernement est effectivement utile les deux ou trois premières années. Après c'est terminé.

LVR : Terminé ? Cela ne vous ferait pas de peine si le PQ était éliminé ?

LP : Il aurait pu être défait en 1981 et, à mon avis, cela n'aurait pas changé grand-chose. Pendant ma campagne électorale dans Dorion, en 1976, je disais aux gens : «Surtout, ne me laissez pas en politique plus de huit ans, c'est sûr que je vais vous desservir !» Tu ne peux pas être au pouvoir aussi longtemps et te renouveler. Une fois élu-e, tu essaies de réaliser ce à quoi tu as rêvé pendant toutes les années précédentes et dès ce moment-là, tu n'es plus capable de rêver encore. Et si personne ne rêve à ta place, t'es foutu-e. Le PQ est un parti qui n'a pas été capable de rêver, mais juste d'administrer, qui n'a plus de rêves devant lui, qui a chassé les rêveurs...

LVR : Vos prédictions se réalisent drôlement... Dans Le pouvoir, connais pas, vous soulevez le danger d'une tutelle trop prolongée du gouvernement et du chef sur le parti. Selon vous, l'effritement du PQ est-il en train de se précipiter ?

LP : Oui, mais cela ne me fait pas peur, c'est vivant. Quand deux ou trois partis politiques structurés sortiront du Parti québécois, germeront à partir de lui, nous aurons plus d'options.



Pour ma part, j'ai vécu un gouvernement de coalition — parce que c'était ça — avec des gens d'extrême-droite, des gens de gauche, d'extrême-gauche, non, mais de gauche, de centre et je ne veux plus jamais, de ma vie, entendre parler de cette politique-là. Si jamais je m'identifie de nouveau à un parti politique, il faudra qu'il corresponde très exactement à mes convictions.

Que le PQ éclate, c'est un signe de santé, et il était temps que ça arrive. Je le dis un peu méchamment, ça m'étonne qu'ils aient pris autant de temps. Ils sont tous très intelligents.

LVR : Personne ne vous a donné un coup de fil en décembre dernier, au moment de la scission modérés-orthodoxes ?

LP : Non. Denis Lazure m'a téléphoné récemment... pour me demander des renseignements sur la Chine !

LVR : Quant à vous identifier de nouveau à un parti politique, le Rassemblement démocratique pour l'indépendance pourrait-il vous tenter ?

LP : Non. Entre Camille Laurin et le président de la Société Saint-Jean-Baptiste, moi, je ne peux pas trouver ma place.

LVR : Et le Mouvement socialiste, qui a une position indépendantiste et féministe ?

LP : Mais c'est ça, il les a toutes, non ? (rires). Disons que je vais attendre.

LVR : Êtes-vous toujours indépendantiste ?

LP : Je le suis profondément. Je reste convaincue que nous avons raison, que c'est la seule solution pour le Québec, mais je suis convaincue aussi que ce n'est pas demain la veille.

Depuis dix ans, on a vidé le Québec de ses forces autour de la question nationale. Rien ne bouge et le creux de la vague risque d'être long. Le débat sur l'indépendance a été comme une guerre civile dans les maisons, les familles. Il faut s'en remettre et c'est douloureux.

En même temps, la campagne référendaire a été une période d'éducation politique comme on n'en avait jamais connue au Québec. Je rencontrais des groupes et je leur disais : «Vous êtes tannés qu'on vienne vous demander ce que vous voulez qu'on fasse. Savez-vous qu'un gouvernement devrait toujours être comme ça, en train de vous consulter, sur toutes les questions ?»



Avec René Lévesque au Conseil national du PQ le 14 juin 1980

Lévesque? C'est un bum!

Vous savez, en Chine, pour la première fois de ma vie, j'ai vu un projet de société fonctionner. Ce n'est pas celui que je veux, il ne pourrait pas s'importer ici, mais je l'ai vu en marche et pour qu'un projet de société soit en marche, il faut que la grande majorité de la population soit d'accord avec lui. C'est le cas pour la Chine actuellement. Et c'est une question d'éducation politique.

Je reproche au PQ de n'avoir fait, ici, que de l'action politique, pendant toutes les années qui ont précédé son arrivée au pouvoir. Si bien qu'on s'est retrouvés avec des membres – les militants du porte à porte – qui voulaient aussi être au pouvoir. Les rangs se sont vidés pour nourrir les cabinets. Même les sympathisants faisaient des programmes, écrivaient des projets de loi. Mais plus personne ne jouait le rôle d'un membre de parti, c'est-à-dire rêver et imaginer l'avenir. Car il n'y avait pas eu ce type d'éducation, mais juste l'éducation à gagner une élection.

LVR : Dans Le pouvoir, connais pas vous avez été très gentille avec René Lévesque, finalement. Est-ce que vous l'aimez ?

LP : Oui. C'est un homme attachant. Je le déteste à certains moments mais quelque chose fait qu'il demeure attachant pour une Québécoise. Dans toutes ses contradictions, il nous ressemble. Dans toutes ses colères, ses faiblesses, c'est le Québec. C'est malsain et, en même temps, c'est un constat. Prendre le pouls de Lévesque, c'est savoir comment va le Québec.

LVR : Alors, le Québec ne se porte pas très bien ces temps-ci, parce que depuis Noël l'homme est de plus en plus inconséquent.

LP : C'est vrai, mais nous aussi. Le Québec ne va pas bien.

LVR : Vous avez déjà dit que ce chef de gouvernement et de parti n'écoutait pas beaucoup.

LP : C'est un bum !

LVR : ... que c'est un grand démocrate qui a des problèmes avec l'exercice quotidien de la démocratie.

LP : C'est un bum. C'est un grand démocrate en paroles. Difficilement dans les faits.

LVR : Que pensez-vous du fait qu'il s'accroche au pouvoir, alors que tout indique qu'il devrait partir ?

LP : Il n'est pas seul à s'accrocher au pouvoir. Ils sont nombreux. Le lendemain du pouvoir n'est pas nécessairement un lendemain qui rit. Je me souviens d'avoir un jour demandé à mes collègues combien ils gagnaient avant d'être ministres... Perdre le pouvoir c'est comme pour un boxeur qui a connu la gloire, se retrouver sous un pont à Paris, après trois K.O. Personne ne s'est jamais penché sur le problème psychologique que ça représente.

LVR : Lévesque ne serait qu'un autre exemple de ce réflexe naturel ?

LP : Et de la tradition qui fait qu'un gouvernement élu essaie de rester élu. Moi, en 80, j'ai fait rire de moi quand j'ai proposé qu'on démissionne en bloc et qu'on fasse une élection générale, parce qu'on venait de se faire défaire sur notre option la plus fonda-

mentale. On a ri de moi : « Voyons, il reste plusieurs mois avant la prochaine élection, on ne va pas se faire battre exprès ! ». C'est pour ça qu'ils attendent. Le déclenchement des élections sera décidé par le premier ministre, quand les sondages seront bons. Heureusement qu'il y a une limite dans le temps, sinon il n'y aurait pas d'élections !

LVR : Et la question de la succession, ça vous intéresse ?

LP : Comme question, oui. Comme avenir, non.

LVR : Mais si on venait vous chercher pour une convention éclair du PQ ? Si votre vieil ami Bourgault – qui a toujours prétendu que vous feriez le meilleur premier ministre du Québec – était chargé de vous convaincre, à vos conditions ?

LP : À aucune condition. Parce que je suis profondément convaincue qu'il y a des années à vivre qui ne sont pas faites de réussite... Il faut nous refaire une santé économique. Les dossiers des femmes sont au neutre. Tout est au neutre, au Québec. Non. Et ça demande beaucoup trop d'investissement personnel pour le peu que j'aurais le sentiment de pouvoir accomplir. À tort ou à raison, mon expérience personnelle m'a fait prendre conscience des limites du pouvoir et parfois je me demande si je ne fais pas plus pour le dossier des femmes avec mon téléroman que pendant quatre ans et demi en politique. Une question comme celle-là ne vous donne pas tellement envie de réessayer.

LVR : Avez-vous parfois des rechutes, des crises de non-féminisme ?

LP : Ça m'arrive. Actuellement moins, parce que ma bataille n'est pas vidante mais il y a eu des époques de ma vie où j'étais tellement tannée d'aller me battre ! Il m'est arrivé de dire à mon chum : « T'as les moyens, tu devrais me marier et me faire vivre pour un bout de temps, je suis tellement fatiguée ». Il se contentait de rire de moi.

LVR : Vous disiez, en 1981, que quatre ans et demi de confrontation quotidienne avec le pouvoir plus ou moins sexiste du Club des Hush Puppies, comme vous les appelez, vous avaient rendue plus féministe. Est-ce qu'au contraire ces derniers quatre ans d'éloignement, de non-confrontation, de travail avec des femmes, d'écriture solitaire, ont adouci votre féminisme ?

LP : Je ne le pense pas. Je suis féministe comme j'ai les yeux bruns, pour le reste de mes jours. Je suis moins active actuellement mais ma raison est valable. Quand je ne sais pas quoi dire, j'aime mieux me taire. J'ai vidé mon sac de ce que j'avais de réserves, il n'est pas encore rempli, donc je n'ai pas de messages à transmettre. Mais je ne change pas. J'ai trente ans à mon crédit, ça m'étonnerait beaucoup de mourir autrement que féministe.